

Études littéraires africaines

Introduction

Cécile Van Den Avenne



Number 49, 2020

Tierno Monénembo : écrire par « excès d'exil »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073856ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073856ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Van Den Avenne, C. (2020). Introduction. *Études littéraires africaines*, (49), 7–13.
<https://doi.org/10.7202/1073856ar>

INTRODUCTION

Depuis 1979, date de la parution des *Crapauds-brousses*, son premier roman, Tierno Monénembo trace résolument, avec discrétion, son chemin littéraire, et il est considéré aujourd'hui comme l'un des écrivains africains francographes vivants parmi les plus importants. Il est de cette génération dont le passage de l'enfance à l'âge adulte a coïncidé avec l'arrivée des Indépendances, et sa vie reste marquée par l'exil forcé en France auquel l'a contraint la dictature violente de Sékou Touré. Né le 21 juillet 1947 à Porédaka, une petite bourgade dans le massif du Fouta Djalon, au centre de la Guinée, Tierno Monénembo (de son vrai nom Thierno Saïdou Diallo) est fils de fonctionnaire (son père est infirmier). Ses parents divorcent alors qu'il est très jeune et il est ensuite élevé par sa grand-mère paternelle, qu'il avait coutume d'appeler Néné Mbo. C'est à partir de cet appellatif affectueux qu'il créera son nom de plume, « Monénembo », sur lequel il s'est expliqué plusieurs fois, et qui signifie en peul « fils de Néné Mbo ». Scolarisé tout d'abord à l'école coranique, à l'âge de cinq ans, il entre ensuite à l'école primaire coloniale française, à partir de sept ans, dans son village natal. Il y apprend le français, qui vient s'ajouter à sa langue maternelle, non sans conflit ainsi qu'il le rappelle en évoquant un souvenir classique de cette scolarisation coloniale :

Quand dans la cour de récréation, je parlais le peul, on me colait sur le cou un gros morceau de bois que l'on appelait le symbole : j'avais transgressé la bonne règle, car il fallait parler la langue française – la vraie, la seule. Et quand je sortais et que je parlais le français dans les rues de mon village, je subissais le fouet de mes ancêtres, parce que je parlais la langue du blanc, du chrétien, du colonisateur – donc j'ai vécu la langue comme un traumatisme¹.

La Guinée proclame son indépendance en 1958 et l'entrée au collège de Tierno Monénembo coïncide avec une première grande réforme de l'enseignement votée en 1961, qui privilégie l'enseignement technique, massifie la scolarisation primaire, augmente la durée de la scolarisation obligatoire, africanise les contenus, etc. Il doit quitter son village après le cycle primaire, première rupture

¹ « Table ronde du 27 mai 1998 », in : ALBERT (Christiane), dir., *Francophonie et identités culturelles*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 1999, p. 315-328 ; p. 319.

avec la transmission de sa culture traditionnelle, et est « affecté », pour reprendre ses propres termes ², très loin de sa famille, de son village et du monde peul. Il passe ainsi la plus grande partie de ses années d'adolescence à N'Zérékoré, une grande ville de la Guinée forestière, proche des frontières du Libéria et de la Côte d'Ivoire, où il est scolarisé au collège technique. Il continue ensuite ses études à Kankan, puis au lycée de Kindia et finalement au lycée Donka à Conakry où il obtient le baccalauréat complet en 1969 (option biologie). Cette année-là, il fuit la Guinée et la dictature de Sékou Touré et rejoint à pied le Sénégal, parcourant 150 kilomètres à travers la brousse. À Dakar, il entame des études de médecine, puis gagne Abidjan où il commence des études en biochimie. Dans les années 1970, un nombre important d'étudiants guinéens ayant fui la dictature de Sékou Touré se retrouve comme lui dans la capitale ivoirienne. En 1973, il est dénoncé et échappe de justesse à une extradition vers la Guinée.

Après l'exil sur le continent africain, il est ainsi contraint de s'exiler en Europe. Il arrive à Bruxelles et s'installe ensuite en France, à Lyon, où il va pouvoir se stabiliser, poursuivre ses études et commencer à écrire : « Je suis venu à Bruxelles en 1973, puis j'ai été balayeur dans un supermarché de Lyon, où j'étais étudiant en biochimie. Je me suis mis à noter des choses dans un cahier et c'est devenu un roman, *Les Crapauds-brousse* » ³. Il obtient un doctorat de l'université de Lyon, enseigne comme coopérant au Maroc et en Algérie, puis s'installe à nouveau en France, où il fonde une famille. Son premier roman, *Les Crapauds-brousse*, paraît en 1979 et connaît un succès immédiat. En 1986, la publication des *Écailles du ciel*, son deuxième roman, confirme sa place parmi les romanciers africains importants de sa génération et lui vaut le Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire ⁴.

² « Rencontre avec Tierno Monénembo : la parole nomade des mondes peuls », entretien avec Marie-Hélène Fraïssé, émission « Tout un monde », *France Culture*. URL : <https://www.franceculture.fr/emissions/tout-un-monde/rencontre-avec-tierno-monenembo-la-parole-nomade-des-mondes-peuls> (mis en ligne le 16-10-2012 ; consulté le 29-03-2020).

³ « Table ronde du 27 mai 1998 », *art. cit.*, p. 319.

⁴ Considéré comme le « Goncourt noir », le Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire existe depuis 1961 et est remis chaque année par l'ADELF (Association des écrivains de langue française, créée en 1926). Pour une étude précise de ce prix et de son histoire, voir DUCOURNAU (Claire), *La Fabrique des classiques africains : écrivains d'Afrique subsaharienne francophone*. Paris : CNRS Éditions, 2017, 442 p. ; p. 181-213.

En 1991, il cesse l'enseignement scientifique pour se consacrer à l'écriture. *Un rêve utile* et *Un attiéké pour Elgass* paraissent respectivement en 1991 et 1993. Entre-temps, en 1992, il est lauréat de la Mission Stendhal, une bourse du Ministère des Affaires étrangères permettant à des écrivains de langue française résidant en France de séjourner à l'étranger pour développer un projet d'écriture. Il part au Brésil : « c'est naturellement vers ce pays-là que je me suis tourné », déclare-t-il dans un entretien ⁵.

J'ai toujours été hanté par les Amériques Noires. C'est dû au fait que, quand j'étais gosse, après l'indépendance de mon pays, j'avais 11 ans et j'ai vu des cars et des cars de Noirs américains venus dans mon village en train de pleurer. Ils étaient venus voir la tombe d'un fils de roi peul qui était enterré là, qui avait résisté contre les Français. J'ai demandé à ma grand-mère ce que c'était et elle m'a répondu que c'était des Noirs qui avaient été vendus, il y a longtemps, et qui revenaient retrouver leur pays. Voilà donc comment ça s'est passé... Et cette image m'est restée... Et puis le Brésil m'a toujours attiré énormément. J'adore la littérature et la musique brésilienne, j'ai connu des amis qui avaient vécu au Brésil... Il fallait que j'y aille et que j'écrive un livre sur le Brésil... [...] C'était une espèce d'appel à une autre partie de la mémoire africaine qui est la mémoire noire-américaine [sic]. Je considère que cette mémoire est collective, commune. On ne peut pas la régler d'un côté et puis d'un autre côté seulement. Il me semble, comme je l'ai dit, qu'il faut rabibocher le Noir et on ne peut pas le faire d'un seul côté de l'Atlantique ⁶.

Il séjourne six mois au Brésil, dont quatre à Bahia, où il s'installe à l'hôtel Pelourinho, sur la place du même nom, qui donnera son titre au roman qu'il rédige à Caen et publie en 1995. En 2008, il bénéficiera à nouveau d'une bourse de la Mission Stendhal qui lui permettra de séjourner pendant trois mois à Cuba, autre pôle emblématique et mythique des Amériques Noires où il trouvera la matière de son avant-dernier roman, *Les Coqs cubains chantent à minuit* (2015),

⁵ « L'Afrique au Brésil, c'est comme l'air que l'on respire ». Entretien de Taina Tervonen avec Tierno Monémbo. Avril 2006 », *Africultures*. URL : <http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=4479> (mis en ligne le 30-06-2006 ; consulté le 15-01-2015).

⁶ « Entretien d'Éloïse Brezault avec Tierno Monémbo, 17 juin 1998 », *Africultures*. URL : <http://africultures.com/entretien-deloise-brezault-avec-tierno-monenembo-2581/> (mis en ligne le 20-10-2002 ; consulté le 15-01-2015).

« un hymne aux origines africaines de Cuba », nous dit la quatrième de couverture.

T. Monénembo s'engage aussi dans des projets collectifs. Il fait ainsi partie des écrivains participant au projet « Rwanda : écrire par devoir de mémoire », lancé en 1995 par l'Association Arts et Médias d'Afrique de Lille qui organise chaque année le festival Fest' Africa, et soutenu par la Fondation de France. Une dizaine d'écrivains africains de langue française participent à cette opération. À la suite d'une résidence organisée en 1998 dans le cadre de ce projet, T. Monénembo publie *L'Ainé des orphelins* en 2000. En 1998, il participe aussi à la toute première édition du festival international des écrivains « Time of the Writer / Le Temps des écrivains », qui se tient à Durban en Afrique du Sud et réunit chaque année des écrivains anglophones et francophones, d'Afrique principalement. Il y sera à nouveau invité en 2014. À partir de 2007, il est *visiting professor* au Middlebury College dans le Vermont, aux États-Unis. Il y enseigne la littérature africaine. Il est régulièrement invité pour promouvoir la littérature et donner des conférences un peu partout dans le monde, sur le continent africain ou ailleurs.

T. Monénembo est pendant longtemps un auteur prisé par un cercle restreint de lecteurs avertis, qui apprécient ses recherches formelles et la subtilité de ses techniques narratives, celles-ci se renouvelant à chaque roman. *Peuls*, publié en 2004, marque un tournant dans son écriture romanesque. Fortement documenté, nourri de lectures ethnologiques, ce roman-épopée retrace la saga du peuple peul, par la voix ironique et gentiment moqueuse du cousin à plaisanterie sérére. Poursuivant ses explorations historiques, T. Monénembo raconte, quelques années plus tard, les tribulations d'un personnage oublié, Aimé Olivier de Sanderval, un explorateur parti se tailler un royaume dans le Fouta Djallon ; pour cette biographie romancée intitulée *Le Roi de Kahel*, il obtient le Prix Renaudot. C'est par ce roman d'une facture plus classique que les précédents, où il revendique l'usage d'une langue et d'une écriture proches de celles des romanciers français du XIX^e siècle, qu'il a élargi son lectorat. Il y raconte une histoire précoloniale, qui précède de peu la conquête française, et y propose aussi une autre modalité de la rencontre entre Français et Africains. En 2012, il publie *Le Terroriste noir*, exhumant ainsi une autre figure oubliée, celle d'un Guinéen héros de la Résistance dans les Vosges. Cet ouvrage fait partie des douze romans présélectionnés cette année-là pour le Prix Goncourt. Il obtient la même année le prix Erckmann-Chatrion, le Grand prix du roman métis (Saint Denis de la Réunion), puis en 2013 le Grand

prix Palatine du roman historique et le prix Ahmadou Kourouma. Depuis l'obtention du Prix Renaudot, T. Monénembo, qui voyageait déjà beaucoup, est régulièrement invité à des rencontres et conférences organisées dans différents instituts culturels français de par le monde, sur le continent africain (Gabon, 2009 ; Bénin, 2010 ; Maroc, 2013) et ailleurs (Japon, 2014).

En 2012, à l'âge de soixante-cinq ans, il décide de retourner vivre en Guinée, après quarante-deux années d'exil. Le thème de l'exil traverse ses romans, et lui-même a précisé qu'il était un exilé et non un immigré :

Comprenez que je ne suis pas un immigré mais un exilé. Je ne suis venu en France ni pour chercher de l'argent ni pour viser une position sociale. Songez que mon entrée en littérature elle-même fut indépendante de ma volonté. Elle s'est produite toute seule, presque à mon insu : comme un pet, un battement de cils ou un étouffement. Par excès d'exil ! / Je ne suis malheureusement pas un psycho-sociologue pour vous expliquer la différence entre un exilé et un immigré. Mais je sais par expérience que c'est une différence fondamentale. Les deux n'ont ni le même état d'âme ni les mêmes préoccupations. Je me souviens que dans les années 70, le comportement des Guinéens (qui sont des exilés) était bien plus proche de celui des Chiliens ou des Palestiniens que celui de leurs frères Sénégalais ou Maliens ⁷.

À l'occasion de nombreux entretiens, il est ainsi revenu sur l'exil comme élément moteur de son écriture, et son œuvre romanesque – douze romans à ce jour – a souvent été lue à travers le prisme de cette donnée biographique, travaillée dans son œuvre de fiction sous la forme d'une quête mémorielle incessante ; celle-ci dépasse à la fois la mémoire individuelle, pour inclure la mémoire historique, et le cadre des relations entre la France et la Guinée, pour proposer un parcours largement transatlantique. Et s'il est avant tout romancier, lui-même déclare que, sans l'exil forcé, il aurait sans doute, comme d'autres écrivains de sa génération, écrit plutôt du théâtre (il n'a publié qu'une seule pièce à ce jour), plus ancré dans les pratiques sociales de son pays ⁸.

⁷ « Tierno Monénembo : exil et écriture » [Entretien avec Didier Gondola], *Guinéeactu.info*. URL : <http://guineeactu.info/HTML/tierno-monenembo-exil-et-ecriture.htm> (mis en ligne le 13-06-2013 ; consulté le 15-01-2015 ; cette page n'est plus disponible).

⁸ Voir, dans le présent dossier, l'entretien avec Cécile Van Den Avenne et Elara Bertho.

Depuis 2012, il vit entre la Guinée et la France, où il garde une partie de ses attaches. Depuis la Guinée, il s'exprime régulièrement, en témoin engagé, dans les journaux et sur Internet, à propos de la situation politique et économique de son pays et plus largement de l'Afrique de l'Ouest. N'étant affilié à aucun parti, il est un critique virulent du régime d'Alpha Condé, l'actuel président de la Guinée, et il participe régulièrement aux manifestations contre le régime organisées à Conakry. Il dénonce notamment une propension croissante à instrumentaliser politiquement les clivages ethniques. Cet engagement et ses prises de position sont souvent la cible de critique en Guinée, et en tant qu'intellectuel ayant vécu longtemps loin de son pays d'origine, il est particulièrement exposé. Il ne se sent pas pour autant un écrivain « engagé » :

Disons que je suis un écrivain dégagé ! Je m'abrite derrière cette plaisanterie de mon ami Williams Sassine pour éluder une question à laquelle toutes les réponses ont déjà été données sans jamais satisfaire personne. Écrivain engagé, j'aurais bien aimé l'être, mais n'ayant encore fourbi les armes contre aucun des démons qui terrorisent notre époque, je ne me sens pas digne de porter ce label ⁹.

*

Le présent volume propose un parcours dans l'œuvre de Tierno Monénembo, pour en comprendre les enjeux littéraires, stylistiques, historiques et politiques. Le texte inaugural, de Claire Ducournau, étudie la trajectoire et le positionnement littéraires de l'écrivain, en croisant analyse des archives éditoriales et analyse littéraire des œuvres, selon un fil directeur, celui de la « discrétion ». Deux autres contributions proposent chacune une clé de lecture pour un ensemble de textes. Celle d'Adama Coulibaly observe le traitement de la figure du fou dans la plupart des romans de l'écrivain. La contribution d'Anthony Mangeon, quant à elle, analyse une série de romans fonctionnant sur le mode du « récit adressé ». Les trois contributions qui suivent se focalisent chacune sur un texte particulier, parmi les plus récents de T. Monénembo, et sur ses enjeux propres. Les contributions de Virginie Brinker (sur *L'Aîné des orphelins*) et de Lydie Moudileno (sur *Le Terroriste noir*) portent toutes deux sur un roman montrant l'écrivain aux prises avec l'histoire et

⁹ CHANDA (Tirthankar), « Tierno Monénembo revisite la colonisation » [entretien], *Jeune Afrique*. URL : <http://www.jeuneafrique.com/Article/LIN01068tiernnoitas0/> (mis en ligne le 02-06-2008 ; consulté le 19-01-2015).

l'écriture mémorielle. Enfin, la contribution de Ramcy Kabuya propose une analyse de l'unique pièce de théâtre écrite par Tierno Monénembo, *La Tribu des gonzesses* (2006) – qui est également le seul texte dont tous les protagonistes sont des femmes –, pour en dégager les spécificités génériques et thématiques, ainsi que les échos avec l'œuvre romanesque. Un entretien avec l'écrivain clôture le dossier.

■ Cécile VAN DEN AVENNE ¹⁰

¹⁰ Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3.